

---

## La débâcle ou la fin des certitudes bourgeoises. Une lecture des matériaux romanesques d'Emmanuel Levinas

Yoann Colin

Levinas used the French débâcle of May 1940 as inspiration for his novel drafts. However, he does not treat the débâcle merely as a historical event; he also considers it to be a revelation. After examining what has been said about Levinas' writings and its revelations, we argue that these sketches of a novel aim to expose the depth of "our bourgeois-being".

Keywords: *Débâcle* – *Épochè* – *Bourgeois* – *Captivité* – *Levinas*

---

### 1. La débâcle: du désastre au symptôme

Si le terme *débâcle* signifie d'abord la dislocation des glaces recouvrant un cours d'eau, qui sont emportées par ce courant, il signifie aussi et surtout, depuis le XIXème siècle, le retournement de situation entraînant un effondrement, un désarroi total, ou un changement brusque de situation entraînant une fuite désordonnée et même, plus spécifiquement, la déroute d'une armée. Ainsi le terme évoque-t-il à la fois une défaite militaire rapide, quasi totale, cuisante et inattendue et les désordres sociaux spectaculaires qui en résultent. Le roman éponyme d'Émile Zola, publié en 1892, décrit en effet la défaite militaire subie par l'armée française contre la Prusse en 1870 avec les désordres socio-politiques qu'elle engendre: la fin de l'Empire, l'avènement de la République et la Commune de Paris. Mais peu après le début de l'invasion rapide et inattendue de la France par l'armée allemande en mai 1940, l'expression de «débâcle» est employée par antonomase du nom commun pour désigner la défaite militaire française et la période de désordre social qui en résulte. Comme le dit l'historien Yves Durand:

*L'armée n'est pas seule à subir le désastre;* la nation tout entière participe en fait à cette «débâcle». Tout vole en éclats sous le choc de l'invasion allemande: l'armée, l'administration, l'État, le tissu même de la nation et, bien souvent, les comportements moraux les plus élémentaires.<sup>1</sup>

Des images de fuite désordonnée des Français, quittant leur domicile en entassant précipitamment ce qu'ils peuvent emporter avec eux sans savoir où aller précisément ou se jetant au bord des routes pour éviter le mitraillage de l'aviation allemande, sous une forme photographique ou romanesque<sup>2</sup>, nourrissent l'imaginaire national. On représente une sorte de peur contagieuse de l'imminence de l'arrivée des ennemis qui provoque le départ des autorités locales, ce qui engendre une désorganisation qui peut se terminer par l'exode. Le désordre est tel que les maisons abandonnées sont pillées. Comme le note encore Yves Durand,

Ruines matérielles et rancœurs morales s'accumulent, tandis que tout effort pour rétablir la moindre parcelle d'ordre est paralysé. L'arrivée de l'envahisseur apparaît dès lors comme la fin d'une période folle et le début, sous sa coupe, d'un retour à l'ordre. D'où ces scènes singulières où des soldats restés en position de combat mais, tournés par l'ennemi, se rendent sans coup férir et, captifs, sont confiés provisoirement par le vainqueur à la garde... des populations civiles françaises locales; et chacun d'accepter de jouer ce rôle, dans la conviction profonde que tout est désormais consommé et qu'il convient en effet de contribuer au mieux au retour à l'ordre, même aux ordres de l'ennemi.<sup>3</sup>

Emmanuel Levinas, naturalisé Français en 1931, est mobilisé au moment de la déclaration de guerre en tant qu'interprète de l'armée pour le russe et assiste à la débâcle lors de l'offensive de mai 1940 avant d'être fait prisonnier de guerre et d'être détenu en France puis en Allemagne, où il écrit ses *Carnets de captivité*, publiés de façon posthume dans le premier volume de ses *Œuvres*<sup>4</sup>. C'est bien de scènes de cette Débâcle, véritable renversement de l'ordre établi, que sont notoirement constituées les tentatives romanesques de Levinas, celles tout du moins qui sont données à lire sous le titre de «romans ou ébauches de roman»<sup>5</sup>. C'est tout particulièrement le cas de la première ébauche de roman, que ses éditeurs ont appelé *Éros ou Triste opulence*. Dans les ébauches de ce texte, on suit d'abord un personnage nommé Rondeau pendant la débâcle, après

<sup>1</sup> Y. Durand, *La France dans la Deuxième Guerre mondiale*, Paris, Armand Colin, 2011, en ligne.

<sup>2</sup> Voir par exemple *Suite française* d'Irène Némirovsky, publié en 2004 de façon posthume, *La Route des Flandres* de Claude Simon publié en 1960 ou *Blanche ou l'oubli* de Louis Aragon publié en 1967 etc. Dans tous ces romans, la Débâcle apparaît toujours sous le signe de la dissolution du lien social.

<sup>3</sup> Durand, *La France* cit.

<sup>4</sup> E. Levinas, *Œuvres 1: Carnets de captivité et autres inédits*, publié sous la responsabilité de Rodolphe Calin et Catherine Chalier, Paris, Grasset/IMEC, 2009.

<sup>5</sup> E. Levinas, *Œuvres 3: Éros, littérature et philosophie*, publié sous la direction de J.-L. Nancy et D. Cohen-Levinas, Paris, Grasset/IMEC, 2013, p. 33.

la Drôle-de-Guerre. Comme le résumé des éditeurs du premier volume des *Œuvres*, Rodolphe Calin et Catherine Chalier,

le thème de ce roman, c'est la débâcle et la captivité elles-mêmes. *Eros* (?) commence en effet en mai 1940, au moment où Paul Rondeau, interprète militaire, part pour le front. Il se poursuit pendant la captivité, à Rennes d'abord, en Allemagne ensuite, et s'achève [...] par le retour, après cinq ans de captivité, du héros.<sup>6</sup>

Or, sous la plume de Levinas, la débâcle n'est pas seulement un évènement historique ou politique, c'est un état de chose qui révèle quelque chose. Dans plusieurs passages de ses *Carnets de captivité*, Levinas commente ou développe l'importance pour sa pensée de la débâcle, tel qu'il en rend compte dans une forme narrative. La question de savoir ce que rend visible la débâcle pour Levinas, ce qu'elle éclaire philosophiquement a rencontré plusieurs analyses tout à fait pertinentes. Celle des éditeurs de ce texte qui considèrent l'expérience cruciale de la Débâcle comme la mise au jour d'une forme de caractérisation naturelle de l'homme, sous le vernis de la civilité et de la socialité, et celle de François-David Sebbah, pour qui ce que révèle la Débâcle dépeinte par le philosophe, c'est la «désolation radicale»<sup>7</sup> de l'homme dans un monde dépourvu de sens et de consistance ontologique stable. Nous soutenons, pour notre part, l'hypothèse que la Débâcle révèle l'être-bourgeois comme tendance inscrite en l'homme, tandis que la captivité, telle que la conçoit Levinas qui la décrit dans le texte «captivité», publié également dans le premier volume des œuvres, et telle que la vit Rondeau, le personnage de son roman, fait du captif un homme qui a réussi à se désembourgeoisier.

## 2. La débâcle, interruption du sens et mise au jour de l'époche phénoménologique

Les éditeurs des *Carnets de captivité* de Levinas soulignent, dans leur préface, l'importance de ces textes qui permettent d'éclairer sous un nouveau jour la démarche et le but de Levinas et relèvent l'importance de ce que Levinas appelle «la Scène d'Alençon» qui a pour cadre la débâcle. Pour Rodolphe Calin et Catherine Chalier, la débâcle telle qu'elle se donne à lire dans la «scène d'Alençon» manifeste l'anéantissement de la patrie et «signifie la fin du sens»<sup>8</sup> et avec elles «la perte de

<sup>6</sup> Levinas, *Œuvres 1* cit., p. 15.

<sup>7</sup> F.-D. Sebbah, *L'Éthique du survivant. Levinas, une philosophie de la débâcle*, Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2018.

<sup>8</sup> Levinas, *Œuvres 1* cit., p. 16.

toute stabilité, de toute substantialité»<sup>9</sup>, la mise à nu de l'inanité de toutes les institutions. L'idée d'une perte de repères, tant spatiaux et intellectuels que moraux et politiques, d'une inconsistance des choses qui ne sont soudainement plus ce qu'elles étaient, ou même plus précisément, ce qu'elles avaient l'air d'être<sup>10</sup> a pour conséquence l'impossibilité de savoir quoi faire pour bien faire, d'être sûr de savoir où aller. Cet effondrement des repères habituels débute par la défaite de la France, métaphorisée par «la chute de la draperie, c'est-à-dire de l'officiel»<sup>11</sup>. Ce qui est mis au jour, ce n'est pas un quelconque renversement des valeurs ou des formes d'autorité, mais plutôt, comme le commente Levinas, «la nudité humaine de l'absence d'autorité»<sup>12</sup>. Et effectivement, ce qui guide habituellement l'action semble devenu obsolète: il n'y a plus d'autorité pour faire appliquer les lois ni pour garantir que ce qu'on peut faire aujourd'hui sera toujours autorisé demain, la morale sociale (et patriotique) à laquelle on avait coutume de se référer (ne pas voler, par exemple) semble tombée en désuétude. Pour abonder dans le sens de l'analyse des éditeurs des *Carnets de captivité*, on peut s'appuyer sur des passages du roman. Dans la mesure où il n'y a plus d'autorité laissant penser que le monde futur sera semblable au monde passé, toute décision ne peut être prise qu'en considération de deux facteurs: l'utilité et le moment présent. Les gens s'emparent non seulement de ce qui est utile, mais de ce qui pourrait éventuellement l'être. Comme l'écrit Levinas, «les gens qui emportent ce qui n'a aucun sens: un paquet de papier à lettres [...]. Au milieu de tout cela le notaire Roger qui va à l'essentiel: la brosse qui pourra servir, la poêle qui sera utile, etc.»<sup>13</sup>, y compris pour servir à un autre usage que celui pour lequel il est fait (ainsi par exemple «Scène d'Alençon: le papier à lettres qui sert à faire une omelette»)<sup>14</sup>. Le roman reprend à son compte l'importance de l'utilisable, lorsqu'il

<sup>9</sup> *Ivi*, p. 17.

<sup>10</sup> Jean-Luc Nancy lit également le roman comme un «faire et/ ou [un] laisser apparaître une nudité décidément soustraite à la phénoménalité», dans sa *Préface* au troisième volume des œuvres, (Levinas, *Oeuvres 3* cit., p. 15).

<sup>11</sup> Levinas, *Oeuvres 1* cit., p. 16.

<sup>12</sup> *Ivi*, p. 146.

<sup>13</sup> *Ivi*, p. 124.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 124. Un parallèle pourrait être fait, mais qui dépasserait notre propos, entre la façon dont Heidegger montre dans *Être et temps* §16 (M. Heidegger, *Être et temps*, traduction de F. Vezin, Paris, Gallimard, 1986), comment l'outil, ce qui sert, n'est connu et considéré pour lui-même que lorsqu'il ne fonctionne plus, autrement dit que l'on se pose la question de ce que sont les choses qu'à partir du moment où elles ne sont plus utiles, et la façon dont ici Levinas, à l'inverse, mentionne des objets dont l'utilité peut être détournée pendant la débâcle, autrement dit fait de l'utile non ce qui est premier dans le cours quotidien du monde, mais ce qui est premier dans les valeurs dans les moments de crise de sens, dont la débâcle est ici le paradigme. Autrement dit, comme l'échec de l'utilisation de

évoque Paris, «là où probablement on en est arrivé à utiliser l'inutilisable»<sup>15</sup>. L'incipit du roman insiste également sur les motifs de l'inconsistance du monde<sup>16</sup> et du bouleversement de la réalité<sup>17</sup>. Ce que Levinas considère non seulement comme «la fin des illusions; mais [même comme] la fin du sens»<sup>18</sup>. On peut ainsi considérer que ce que révèle la débâcle pour Levinas, c'est l'extrême relativité d'un certain nombre de critères, parmi lesquels, ce qui est reconnu comme moral ou utile: ces critères varient profondément en fonction de la situation, et c'est la situation de débâcle qui le met en évidence.

De son côté, François-David Sebbah, spécialiste de la pensée de Levinas, s'appuie dans *L'Éthique du survivant. Levinas, une philosophie de la débâcle* sur une lecture de la façon dont Levinas décrit et pense la débâcle de mai 1940, qu'il a vécu et qu'il a donné pour cadre à ses ébauches de textes romanesques, pour penser une philosophie qui puisse servir à faire face à la débâcle. La débâcle est alors pensée, sur le mode d'une époche, d'une réduction phénoménologique, comme révélant «la structure et la tonalité fondamentales de l'exister humain comme tel: l'exister humain comme “être-au-bord-du-gouffre”»<sup>19</sup>. Plus précisément, il affirme que

la débâcle – exemplairement manifestée dans ce que Levinas nomme «ma scène d'Alençon»<sup>20</sup> –, nous en faisons l'hypothèse, a valeur d'époche lévinassienne: elle suspend la thèse de l'existence du monde. Mais cette époche phénoménologique n'est pas réduction phénoménologique en ce qu'elle ne reconduit vers aucun fondement ferme sur lequel prendre appui – et certainement pas vers un «ego transcendental» absolu, source et garantie de tout sens,<sup>21</sup>

---

l'outil invite à réfléchir à ce qu'il est, l'impossibilité d'utiliser du papier à lettres - puisque les services postaux ne fonctionnent pas – révèle la vanité des institutions sociales et étatiques.

<sup>15</sup> Levinas, *Œuvres 3* cit., p. 38.

<sup>16</sup> «La vieille terre de France est devenue du sable mouvant. Le pied n'arrivait à trouver nulle part un point d'appui», Levinas, *ivi*, p. 37.

<sup>17</sup> «Le cataclysme ne consistait pas seulement dans le malheur des êtres, mais dans ce bouleversement du cadre même de la réalité», *ibidem*, p. 37.

<sup>18</sup> Levinas, *Œuvres 1* cit., p. 121.

<sup>19</sup> Sebbah, *L'Éthique* cit., pp. 12-13.

<sup>20</sup> On lit ainsi: «La draperie qui tombe. Le monde qui apparaît dans ses contours <nus ?> – Le monde toujours comporte de l’“officiel” – la draperie de l’“officiel” – c'est cela la patrie. La chute de la draperie – la défaite. Décrire dans la scène d'Alençon le rythme de cette chute. Il n'y avait plus d'officiel. Rien n'était plus officiel.» (Levinas, *Œuvres 1* cit., p. 101-102) Et enfin, «Triste opulence – la scène d'Alençon où les draperies tombent – le thème de “Résurrection”: comment les hommes qui apparaissent maintenant sans draperies officielles ont-ils pu juger, condamner, etc.» *Ivi*, p. 135.

<sup>21</sup> Sebbah, *L'Éthique* cit., pp. 14-15.

mais vers une absence de monde et de sens. L'époche est chez Husserl<sup>22</sup>, une mise entre parenthèses méthodique, une mise hors-circuit délibérée du monde naturel du sens commun. Il s'agit d'une démarche philosophique visant à avoir un accès direct aux choses-mêmes, accès que nous n'avons habituellement et normalement plus puisqu'à la place, nous avons toujours affaire à des croyances instituées et à des modes de vie que nous jugeons «naturels». D'après Sebbah, la débâcle, telle qu'il l'analyse chez Levinas est une sorte de réduction phénoménologique, mais plus subie qu'entreprise volontairement. Il s'agit d'une épreuve que l'on rencontre sans l'avoir voulue et à laquelle on doit faire face – ce qui la distingue de l'opération de réduction phénoménologique husserlienne délibérément et méthodiquement engagée. Comme le développe Sebbah, c'est

une épreuve terrifiante de désolation et d'effondrement. Et pourtant cette épreuve est nécessaire puisqu'elle fait bien réduction (malgré tout ce qui l'oppose à l'opération *princeps* husserlienne), elle est la réduction même au sens où elle ouvre, donne accès – cela fût-il par la désolation, et cela fût-il à la défection de la présence.<sup>23</sup>

A cette «scène d'Alençon», qui n'est alors pas considérée seulement comme un événement historique unique et singulier, Sebbah donne la signification philosophique suivante:

la débâcle révèle donc le fond de l'être pour ce qu'il est, et, par contraste et contrecoup, sa surface pour ce qu'elle est: comédie de l'ordre harmonieux; l'ordre harmonieux comme comédie ou théâtre – scène en ce sens [...]. Mais l'être en débâcle voit s'effondrer l'ordre officiel, révélé alors comme n'étant rien qu'une pellicule fragile et lacérée, interrompue.<sup>24</sup>

Aussi le but du livre de Sebbah est-il de présenter la philosophie de Levinas comme «philosophie de et du survivant»<sup>25</sup> en situation de «désolation radicale»<sup>26</sup> qui permettrait de faire face et proposer une éthique pour répondre à cette débâcle ontologique. Le geste de Sebbah: lire la «scène d'Alençon», paradigme de la débâcle, comme réduction phénoménologique qui fait apparaître la nature en quelque sorte ontologique de l'homme nous semble une hypothèse cohérente, légitime et très féconde.

<sup>22</sup> Voir E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, traduit de l'allemande par P. Ricoeur, Paris, Gallimard, 1950.

<sup>23</sup> Sebbah, *L'Éthique* cit., p. 35.

<sup>24</sup> *Ivi*, pp. 26-27.

<sup>25</sup> *Ivi, ivi*, p. 15.

<sup>26</sup> *Ivi*, p. 28.

Mais ce que nous voudrions montrer, c'est que la débâcle met également au jour, l'être-bourgeois de l'homme. Si on lit non seulement, comme le fait patiemment Sebbah la «scène d'Alençon» et les commentaires qu'en fait Levinas dans le premier volume des œuvres, mais aussi le détail des matériaux romanesques rassemblés dans le troisième volume des œuvres, une autre image de la débâcle et de ce qu'elle révèle se dessine. Le personnage principal et la plupart des personnages qu'il croise manifestent moins une «désolation radicale», – même si elle n'est pas absente et que rien ne vient réfuter la thèse de Sebbah – qu'une propension de ce que Levinas nomme «notre être bourgeois»<sup>27</sup>, c'est-à-dire les tendances inhérentes à l'être humain en tant que tel (et pas seulement le membre d'une classe appelée «bourgeois») vers l'appropriation la recherche de son intérêt personnel aux dépens de bien commun, et que même après l'effondrement social et militaire de la débâcle, les hommes, dans leur majorité, cherchent à satisfaire leurs désirs bourgeois: l'appropriation, la justification de la recherche de leur intérêt au moyen de raisonnements. A ces hommes s'oppose en creux, en contraste le portrait ou même simplement l'esquisse ce qui serait le désemparageusement.

### 3. Le monde bourgeois en pleine débâcle

Ce qui motive notre hypothèse de lecture, à savoir que ce qui se révèle dans la débâcle – puisque il nous semble également que la débâcle donne à voir ce qui n'est pas normalement, habituellement, ordinairement visible, dans quelque chose comme l'attitude naturelle, que la Débâcle mettrait justement entre parenthèses – c'est l'être-bourgeois de l'homme, dans la mesure où les comportements décrits lors de cette débâcle sont ceux que la littérature et l'analyse lévinassienne confèrent ordinairement au bourgeois. C'est principalement dans *De l'évasion*, mais également dans d'autres textes que Levinas brosse le portrait de l'esprit bourgeois: une volonté d'accaparement aveugle aux besoins des autres, un besoin d'ordonner et comprendre comment fonctionne le monde, la prétention à être moralement irréprochable et une préoccupation fondamentale pour les affaires. Le bourgeois

---

<sup>27</sup> Levinas, *Œuvres 1* cit., p. 430. Levinas finit cette remarque par «Réduire la philosophie à la réflexion phénoménologique – n'est-ce pas perpétuer la comédie du bourgeois gentilhomme?» (*ibidem*), comme pour signifier l'insuffisance de la phénoménologie et l'exigence de démystifier la dimension bourgeoise de nos comportements qui ne nous apparaît plus à nous-mêmes.

n'est donc pas simplement un capitaliste, un égoïste, un individualiste ou un avare<sup>28</sup>. Levinas caractérise d'abord la France comme un territoire qui a les caractéristiques des bourgeois, puis le personnage principal du récit, qui est décrit comme un Français typique et bourgeois, avant de montrer que la débâcle révèle une crise de ce monde bourgeois: des conditions qui auraient dû renverser ou détruire le modèle bourgeois, notamment l'image de la France que se faisaient les bourgeois, entendu comme catégorie sociale, révèlent une inscription plus profonde dans l'homme, quelle que soit sa catégorie sociale, des tendances qu'on attribue aux bourgeois.

Levinas commence par attribuer à la France des caractéristiques bourgeois. Il la décrit avant l'invasion allemande comme un pays ordonné, prospère imperturbable, éternellement bien réglé et tranquille, c'est-à-dire à l'image de ce à quoi aspirent les bourgeois<sup>29</sup>. Par contraste, pendant la débâcle ces caractéristiques bourgeois disparaissent, parce qu'elles sont mises en crise. Ainsi, avec la progression de l'armée ennemie, «l'étendue se trouvait dépouillée de ses qualités les plus familières de continuité et d'ordre»<sup>30</sup>. L'«ordre» est une des principales vertus et exigences politiques de la bourgeoisie. Il est la condition de possibilité de sa prospérité commerciale et économique. Et comme elle craint le «désordre», ce qui lui importe, c'est la condition de sa sécurité. L'ordre est aussi ce qui rend possible l'intelligibilité du monde. Le besoin de comprendre et de connaître, de saisir le réel par la pensée et de le classer et la qualifier pour le maîtriser est un trait de la pensée occidentale bourgeoise que Levinas n'a de cesse de dénoncer<sup>31</sup>. Cette volonté de comprendre le réel par la pensée pour le maîtriser, jointe à la description de la France en termes d'«étendue», «continuité» et «ordre» n'est pas dans évoquer Descartes, nom auquel on rattache la France (ce que fait précisément Levinas dans *La Compréhension de la spiritualité dans les cultures françaises et allemandes*<sup>32</sup>) et une certaine conception, qu'on a pu dire «bourgeoise»<sup>33</sup>, de la philosophie. Quoique la guerre puisse apporter de

<sup>28</sup> Sur la question de cet «être-bourgeois», je me permets de renvoyer à Y. Colin, *Le bourgeois dans la pensée d'Emmanuel Levinas: le refus de l'altérité*, in «Études phénoménologiques», 7/2023, pp. 125-144.

<sup>29</sup> «Qu'est-ce que la France? Une immense stabilité», écrit ainsi Levinas, au début de son récit (*Oeuvres 3* cit., p. 38).

<sup>30</sup> *Ivi*, p. 37.

<sup>31</sup> E. Levinas, *De L'Evasion*, Paris, Le Livre de poche, 1982, pp. 91-92.

<sup>32</sup> On y lit ainsi: «René Descartes, expression la plus pure du génie français». E. Levinas, *La Compréhension de la spiritualité dans les cultures française et allemande* (1933), Paris, Payot & Rivages, 2014, p. 60. Ou «Le Français ne se contente pas d'identifier esprit et raison; il croit aussi que le monde est essentiellement rationnel» (*ivi*, p. 64).

<sup>33</sup> D'après R. Pernoud, les bourgeois possèdent, avec la philosophie de Descartes, une philosophie proprement bourgeoise. Elle écrit ainsi: «Dès la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, l'honnête homme sera pourvu d'une philosophie cohérente avec l'œuvre de Descartes cette œuvre aura une influence décisive sur l'orientation de la pensée bourgeoise en France [...]. Ainsi, sur le plan philosophique s'affirmera cette

nouveau, il n'est pas pensé, donc pas pensable qu'elle trouble l'ordre bourgeois dans lequel végète la France. Pour Levinas, en effet, le bourgeois cherche des assurances, des certitudes à opposer à l'inconnu de l'avenir. Il écrit ainsi: «contre l'avenir qui introduit des inconnues dans les problèmes résolus sur lesquels il vit, il demande des garanties au présent»<sup>34</sup>. L'imprévisibilité de l'avenir est formulée sous le terme d'inconnu, évoquant le problème de la résolution d'équations, comme si le temps pouvait être soumis à la prévision et au calcul. Rien, d'ailleurs, dans la France de 1940 ne semble capable de troubler un ordre, un fonctionnement qui paraît immuable au point qu'on serait tenté de le juger «naturel», qu'illustre la suite de la description: «Ô pays où aucune catastrophe n'empêchera les fonctionnaires de toucher leur retraite, où la vie civilisée arrive à une telle possession d'elle-même qu'elle se sait aussi éternelle, aussi immuable que la nature, comme ces villes qu'un Français ressent comme des paysages»<sup>35</sup>. Et puisque ce pays semblait condamné au retour du même et que la guerre semblait impossible, «chaque personne se demeurait précieuse, chaque institution respectable, chaque fatigue oubliée autour d'une bonne table»<sup>36</sup>. L'attention, en temps de paix, est portée à chaque individu dans un pays où l'individualisme a pris le pas sur le collectif<sup>37</sup>; aussi, «que personne ne comptât plus, on ne l'admettait pas»<sup>38</sup>. C'est en effet l'individu, celui des droits de l'homme et du citoyen, qui est au cœur de la société, qui a des droits et peut être propriétaire. Or, pendant la guerre, les droits des individus sont temporairement au moins suspendus et l'individu tend à être sacrifié au collectif, au nom de l'effort de guerre. Et cette subordination de l'individu au collectif ne peut pas être acceptée dans la mentalité bourgeoise de la France qui s'apprête à vivre la débâcle. Peut-être faut-il aller jusqu'à dire que pour Levinas la France a connu la défaite en mai 1940, parce que l'esprit bourgeois a empêché que naisse une ferveur dans laquelle chacun

---

tendance caractéristique de la civilisation bourgeoise à ne tenir compte que des valeurs strictement masculines, valeurs de raisonnement, valeurs de quantité, valeurs cérébrales, éliminant l'apport de l'imagination et de la sensibilité. [...] L'humanisme des siècles classiques sera cartésien, manifestant une confiance inébranlable en la puissance de la raison raisonnante». R. Pernoud, *Histoire de la bourgeoisie en France*, vol. 2 Les Temps modernes, Paris, Seuil, 1962, pp. 36-38.

<sup>34</sup> Levinas, *De l'évasion* cit., p. 92.

<sup>35</sup> Levinas, *Œuvres* 3 cit., p. 38.

<sup>36</sup> *Ivi*, p. 39.

<sup>37</sup> L'individualisme de Rondeau est mis en opposition au holisme du nazisme, désireux de former des hommes prêts à mourir pour la patrie, au nom de l'idéologie «Blut und Boden», mentionnée ici par l'expression «l'appel du sol et la voix du sang». Levinas, *ivi*, p. 40, auxquels Rondeau reste étranger.

<sup>38</sup> *Ivi*, p. 39.

aurait pu, au moins partiellement, oublier son confort et ne plus tout rapporter à lui, qui aurait peut-être empêcher une telle débâcle.

De plus, Levinas décrit le personnage principal de l'ébauche de roman comme un membre typique la bourgeoisie. Rondeau est dépeint comme un «Français moyen»<sup>39</sup>, sociologiquement, il l'est puisque Levinas écrit qu'il est fils d'un «petit fonctionnaire»<sup>40</sup> et que Rondeau est dit se situer au même niveau sur «l'échelle sociale»<sup>41</sup>. Il est lié au commerce puisqu'il est représentant en soierie<sup>42</sup>. Emblématique de la pensée bourgeoise, Rondeau «s'est fait une situation»<sup>43</sup>, comme s'il ne devait d'être arrivé là où il est qu'à lui-même, ce qui justifierait la croyance en ses mérites (alors même qu'il est «ancien titulaire d'une bourse»<sup>44</sup>, ce qui indique qu'il a été aidé dans son ascension sociale). D'esprit surtout, Rondeau est un bourgeois, Levinas écrit qu'il n'est pas une «intelligence»<sup>45</sup> (ce dont les adversaires des bourgeois le déplorent le manque, en fustigeant sans cesse sa bêtise) mais une «raison»<sup>46</sup>, référence incontournable qui définit le bourgeois qui croit en la rationalité des pensées et en la raisonnabilité des comportements. De plus, comme tout bourgeois, héritier de *Bouvard et Pécuchet*, Rondeau veut savoir et comprendre pour vérifier que tout est conforme à l'ordre de la raison<sup>47</sup>, et quand il ne le peut pas, il aime se soumettre à des hommes capables, occupant la place qu'ils occupent en raison de leurs mérites ou de leurs qualités ou compétences propres. Ici, c'est aux chefs que Rondeau fait confiance<sup>48</sup>. En outre, cette volonté de pouvoir comprendre et penser le conduit à privilégier le besoin de compréhension sur les valeurs morales. Le

<sup>39</sup> *Ibidem*.

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> *Ivi*, p. 40.

<sup>42</sup> *Ibidem*. Dans la caractérisation qu'il donne de l'esprit bourgeois dans *De l'évasion*, Levinas insiste sur l'importance du souci bourgeois des affaires. Levinas écrit que le bourgeois «se soucie d'affaires et de sciences comme d'une défense contre les choses et l'imprévisible qu'elles recèlent». Levinas, *De l'évasion* cit., p. 92.

<sup>43</sup> Levinas, *Œuvres 3* cit., p. 40.

<sup>44</sup> *Ibidem*.

<sup>45</sup> *Ivi*, p. 39.

<sup>46</sup> *Ibidem*.

<sup>47</sup> «Les choses, les idées et les hommes lui paraissaient merveilleusement à leur place». Levinas, *ivi*, p. 40.

<sup>48</sup> «Il croyait que le monde est régi par la raison. Il avait dans la raison cette confiance qui rend la peur impossible et qui permet d'espérer que pour guérir les fous il suffit de leur démontrer qu'ils ont tort. Il ne disait jamais "Si j'étais Paul Reynaud" ou "Si j'étais Gamelin". Il acceptait les lois et les autorités. L'art de diriger l'Etat, l'art de commander aux armées supposait pour lui une compétence devant laquelle il s'inclinait, mais comme on s'incline devant une raison supérieure» Levinas, *ibidem*. La croyance en la raison (son caractère universellement partagé et son efficacité) n'est pas, à nouveau, sans rappeler Descartes, sur le lieu de naissance duquel Rondeau a fait des recherches Levinas, *ibid*.

narrateur qui semble partager les idées de Rondeau préférait la violence de première guerre mondiale, malgré les boucheries, car tout restait compréhensible, maîtrisable, pensable: «Que les communiqués de la guerre de 14 se faisaient regretter. Là, à travers les horreurs de la boucherie, la pensée s'accrochait à une réalité qui lui ressemblait. [...] Les axes du monde demeuraient fixes. Dans l'anéantissement des personnes et des choses, l'espace du moins, le vieux, l'honnête espace demeurait intact»<sup>49</sup>. Cette volonté de comprendre, de savoir comment sont les choses, le plus objectivement possible, sans se laisser affecter par elles, est celle du bourgeois qui se veut purement rationnel et de sa philosophie. Levinas sans sombrer dans l'exaltation mystique ou le culte de l'irrationnel, critique vertement l'usage de la raison en particulier dans la philosophie occidentale qu'il qualifie parfois de bourgeoise, en ce qu'elle se complaît à réduire toute altérité à l'identité, l'autre au même et à privilégier l'ontologie et la connaissance de l'être (qui amène à sa domination) à l'éthique. Il décrit métaphoriquement cet usage de la raison où «dans le repos de l'identité, déjà l'intelligibilité s'assoupit, qu'elle «s'embourgeoise» dans la présence satisfait de son lieu»<sup>50</sup>. Aussi est-il à la recherche d'une autre forme de raison (qu'il appelle parfois «raison vivante») qu'il oppose à une raison paresseuse et qui conduit à l'égoïsme. Il écrit ainsi par exemple: « Nous demandons si la raison, toujours ramenée à la recherche du repos [...] – toujours impliquant l'ultimité ou la priorité du Même – ne s'absente pas, déjà par là, de la raison vivante»<sup>51</sup>.

Loin de toute sensibilité et de toute compassion pour les violences qui touchent les hommes, ce qu'exige Rondeau est l'intelligibilité du monde, ce qui se manifeste par l'abstraction poussée à l'extrême: Rondeau ne pense pas en termes de patrie, ni même de territoire, mais d'«espace», notion géométrique entièrement déshumanisée; et cet espace est même qualifié d'«honnête», qui signifie le respect des convenances, comme si les mouvements violents des armées sur un territoire habités par des hommes desquels il devrait se sentir proche (puisque ce sont ses compatriotes), ne devenaient intelligibles et analysables qu'au prix de leur transformation en une abstraction géométrique éloignée de tout affect et de toute sensibilité. Ce constat est corroboré par la remarque: «Il nous fallait cela: une ligne. Même au prix d'une retraite quelque chose de fixe, de pensable»<sup>52</sup>, comme s'il valait mieux une mauvaise nouvelle compréhensible, que l'incertitude quant à la situation militaire. L'emploi de formules impersonnelles «les communiqués [...] se faisaient regretter» souligne le

<sup>49</sup> *Ivi*, p. 37.

<sup>50</sup> Levinas, *De Dieu qui vient à l'idée*, Paris, Vrin, 1998, p. 58.

<sup>51</sup> *Ibidem*.

<sup>52</sup> Levinas, *Œuvres 3* cit., p. 38.

détachement, l'insensibilité du personnage face à la situation. La France apparaît comme ce pays où les gens sont heureux, où règnent l'ordre, le droit et la hiérarchie, valeurs bourgeoises, et que la présence d'un «piano»<sup>53</sup>, signe distinctif de l'appartenance à la bourgeoisie, ne fait que renforcer, quand Rondeau la traverse en train. Par contraste avec une France réputée éternelle et immuable, Rondeau a le sentiment que la France «se défai[t]»<sup>54</sup> pendant la débâcle, quand il lui semble qu'en elle la réalité ne s'ordonne ni ne se tient plus. L'ordre n'est plus. Aussi, dès lors, en bourgeois tenant absolument à l'ordre, Rondeau ne peut pas ne pas émettre le souhait que les Allemands rétablissent l'ordre<sup>55</sup>. Aussi glisse-t-il d'une description attendrie mais sarcastique de la France à un secret et intime espoir que les Allemands gagneront la guerre et pourront rétablir l'ordre. Les Allemands n'apparaissent plus comme des ennemis, (ce que souligne avec force l'expression «avions prétendument ennemis»<sup>56</sup>), mais l'instrument du «retour à l'ordre» attendu. Le bourgeois place l'ordre au-dessus de tout, même de sa patrie. Proposant une aspiration similaire, Rondeau se dit plus bas: «Que vivement les Allemands prennent possession et rétablissent une hiérarchie dans un monde brusquement aplati»<sup>57</sup>. Un pays sans ordre (hiérarchique), où tous les hommes sont au même niveau (c'est ainsi qu'on peut interpréter l'image de l'aplatissement, de l'aplanissement, de la mise de tous au même niveau), ne peut être ce qu'attend un bourgeois. La débâcle montre ainsi l'effondrement de la France telle qu'elle est conçue par les bourgeois et révèle du même coup les secrètes aspirations des bourgeois à l'ordre plutôt qu'à la victoire si celle-ci mène au désordre. Sous la défection de l'ordre officiel bourgeois pendant la débâcle se fait jour une aspiration, plus profonde encore que le souhait de la victoire de la patrie, à l'ordre et à l'intelligibilité du monde, symptôme, parmi d'autres, de l'aspiration de «notre être-bourgeois».

Par ailleurs, le récit se poursuit avec les yeux d'un personnage appelé désormais Jules, sans qu'on sache si c'est du même Rondeau qu'il s'agit ou d'un autre personnage. Chronologiquement, le récit se poursuit par des scènes pendant la débâcle proprement dite, culminant dans le souvenir de la «scène d'Alençon»<sup>58</sup>. Le spectacle de la débâcle ressemble à une forme d'anarchie ou d'État de nature, dans la mesure où le pouvoir politique ne semble plus efficace. L'absence d'ordre équivaut

---

<sup>53</sup> *Ivi*, p. 41.

<sup>54</sup> *Ivi*, p. 42.

<sup>55</sup> *Ivi*, p. 43.

<sup>56</sup> *Ibidem*.

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> *Ivi*, pp. 48-49 et p. 52.

à l'absence de France<sup>59</sup>. Dans cette situation où tous les hommes sont au même niveau, sans que la loi ou le droit ne viennent médiatiser les relations entre eux, «tout est permis»<sup>60</sup>, demeure toutefois une conviction partagée par beaucoup: celle selon laquelle l'ordre bourgeois, c'est-à-dire l'ordre économique et social, ne disparaîtra pas – quel que soit le l'ordre politique qui pourra advenir. L'individualisme reprend ses droits<sup>61</sup>, après la faible ou illusoire croyance en l'importance de la solidarité<sup>62</sup>. Cette conviction se trouve dans l'évocation d'un homme qui pense qu'il héritera de sa tante (donc que les lois en faveur de l'héritage ne seront pas abolies, et que ce fait a plus d'importance que la défaite militaire, et donc collective, qui s'annonce)<sup>63</sup>, et, surtout, par la métaphore développée autour de la propriété privée, fondement du Code civil et de l'ordre bourgeois: Tout peut passer, les drapeaux changent de couleur, les frontières de direction, tout cela est comme une mer changeante qui bat le rocher immobile de la propriété privée<sup>64</sup>. Ce qui fonde l'ordre bourgeois, c'est la propriété privée: à partir du moment où elle résiste à l'invasion allemande, où elle n'est pas remise en question, un monde bourgeois pourra être bâti à nouveau, quels que soient les nouveaux maîtres politiques du pays. Levinas défend cette idée lorsqu'il écrit: «Quand Jules parle de la menace qui pèse sur la civilisation – c'est bien à la propriété qu'il pense. Son socialisme est inoffensif parce qu'il accepte la propriété. Avec l'ancienne propriété le monde bourgeois reste intact»<sup>65</sup>. Dès lors, pour ceux, qui croyaient avoir de la valeur comme homme ou comme citoyen, comme la légalité disparaît, n'est plus efficiente, plus rien ne garantit leur sécurité ni leur statut de citoyen. Seul le bourgeois parvient, par-delà l'ébranlement in fine épiphénoménal de la débâcle, à savoir comment agir : comme il l'a toujours fait, mais plus ostensiblement. C'est ce que manifeste la suite du texte. La description qui suit montre l'ambivalence de ce nouvel État de nature. Pour certains, l'argent n'a plus de valeur, il faut amour de la patrie (tel est le cas du coiffeur qui rase «gratis»).

<sup>59</sup> «Plus de France», *ivi*, p. 43.

<sup>60</sup> *Ivi*, p. 44. Cette expression, Levinas l'évoquera souvent, en référence à Dostoïevski, pour lequel, si Dieu n'existe pas, tout est permis. Si tout est permis pendant la débâcle, cela implique que ni les règles de la morale, ni celles de la religion, ni celles de la société ne sont en vigueur, c'est pourquoi la débâcle peut être assimilé à un désordre, à une situation de chaos.

<sup>61</sup> «Et désormais nous trouverons dans le bonheur personnel consolation aux malheurs de la patrie. Ils le savaient déjà tous depuis longtemps, ses camarades, ses futurs camarades de captivité. Ils s'appartaient depuis longtemps», *ibidem*.

<sup>62</sup> «Un coiffeur sentimental et patriote criait à tout venant que rien n'avait plus de valeur, que l'argent ne signifiait rien à côté de l'amour qu'on devait avoir pour la France et pour ses petits soldats défait» (*ivi*, p. 45.).

<sup>63</sup> *Ivi*, p. 44.

<sup>64</sup> *Ibidem*.

<sup>65</sup> Levinas, *Œuvres 1* cit., p. 105.

Telle est aussi, sous une autre forme, celle des soldats qui trouvent les bagages inutiles car en l'absence de propriété, il s'agit surtout de prendre sur soi souffrance des autres<sup>66</sup>. Mais à ceux qui, d'une certaine façon, sont pleinement humains, au sens où ils semblent accomplir pleinement leur humanité, s'opposent d'autres personnes, prises d'une frénésie de posséder, d'accaparer, avec des prétextes plus ou moins fallacieux<sup>67</sup>, soif d'acquérir qui caractérise dans d'autres contextes les bourgeois. L'ordre légal étant aboli, on ne peut en effet plus parler de propriété, mais seulement de possession, de fait (et non de droit). Un nouvel ordre semble triompher de l'ordre ancien: «déjà les hiérarchies naturelles se renversaient. De nouvelles élites surgissaient»<sup>68</sup>, prenant appui non plus sur la légitimité que conférait auparavant le régime politique français, mais sur des accointances avec les Allemands. Autrement dit, de nouveaux accapareurs surgissent sur les débris de l'ordre ancien, animé, quelle que soit leur classe sociale, du désir de posséder, de travailler à leur prospérité individuelle, insensibles aux bruits et aux plaintes provenant de la tragédie collective, qui caractérise la débâcle.

#### 4. De la débâcle à la captivité

Or, d'une façon pas toujours claire ou linéaire (les matériaux édités ne sauraient être considérés comme une version achevée d'un roman), Levinas lie l'expérience de la débâcle à celle de la captivité, comme si elles se fondaient l'une dans l'autre. Ainsi, avant même la mention de la «scène d'Alençon», un personnage sent qu'«enfin la

<sup>66</sup> Ainsi des gens offrent à boire aux soldats assoiffés, et «Asselin marchait sans vouloir lâcher les nombreux bagages qui se sont incompréhensiblement accusés pendant ces jours sans propriété. Son voisin de marche complètement enivré par la fin de toutes les passions individuelles dans la Grande Passion qu'il se préparait à vivre proposa à Asselin de porter sa lourde et belle capote pliée. "Prends sur toi la souffrance des autres" cette captivité sera magnifique faite de ces nobles sentiments» (Levinas, *Oeuvres* 3 cit., p. 46).

<sup>67</sup> Des prisonniers se disputent et soi-disant pour en priver les Allemands «récupéraient à titre personnel tout ce qui était accumulé de matériel français, de chaussure, de veste, de conserves, de pelles, de pioches, de graisse à chaussure chez eux. Rien n'était de trop. Tout pourrait servir un jour. Cette frénésie de posséder, cette facilité de posséder comme sur les routes au milieu de la débâcle. Le méridional à la voix enrouée qui a rêvé toute sa jeunesse d'une voiture. Et voilà qu'une Ford noire abandonnée [...] était maintenant à lui et il se réjouissait de la fin prochaine de la guerre qui lui aura tout de même rapporté cette voiture. Dans les villes traversées on dévalisait les magasins abandonnés. On se chargeait de papier à lettres et de casseroles» (*Oeuvres* 3 cit., pp. 46-47). Ce que Levinas commente: «Untel qui a enfin une automobile. – Toute sa vie rêvait à l'automobile – il fallait gravir tant d'échelons et voici c'est tout simple» (*Oeuvres* 1 cit., p. 125). Le souci de fonder en raison son égoïsme est typique du bourgeois pour Levinas qui écrit à son propos: «Son manque de scrupule est la forme honteuse de sa tranquillité de conscience» (Levinas, *De l'évasion* cit., p. 92).

<sup>68</sup> Levinas, *Oeuvres* 3 cit., p. 45.

captivité semblait commencer»<sup>69</sup>. La période de captivité est essentielle dans cette ébauche de roman – et dans la pensée de Levinas. En effet, après la période de débâcle et de désordres rendue possible par l’effacement du pouvoir de fait, et le déchaînement de l’individualisme le plus pur – que rend visible, justement, la débâcle comme époche des contraintes rendant possible la vie en société – la captivité sera pour les prisonniers une période difficile mais qui permettra de faire à nouveau société, de donner naissance à une communauté humaine plus authentique que la société bourgeoise rongée par l’egoïsme larvé – ou non. Ainsi le constat énoncé au retour du Kommando: «on était une société»<sup>70</sup>, idée développée peu après, lorsqu’un captif pense qu’«il allait redevenir membre de la société. Déjà des milliers de fils invisibles se nouaient autour de lui. Il devenait solidaire, responsable». Ainsi la captivité rend possible des relations de solidarités, de non-indifférence à autrui, relations que la société bourgeoise égoïste étouffait en son sein<sup>71</sup>. Ce changement moral se double d’une révélation théorique, d’une prise de conscience nouvelle, rendue possible par la captivité: «il lui naissait une nouvelle sagesse. Il ouvrait pour la première fois les yeux sur un monde dont se sont levés tous les brouillards. On atteignait les choses elles-mêmes»<sup>72</sup>. Cette hypothèse que la captivité ouvre à une forme de prise de conscience et de nouvelle forme de vie et de sociabilité est confirmée par le texte «Captivité» publié dans le premier volume des œuvres<sup>73</sup>. La forme de communauté vécue pendant la captivité est bien une alternative à l’ordre bourgeois puisqu’elle semble remettre en question la propriété privée, racine de tout comportement bourgeois (puisque la soif d’acquérir et de légitimer

<sup>69</sup> *Ibidem*.

<sup>70</sup> *Ivi*, p. 48.

<sup>71</sup> Rappelons que pour Levinas, le bourgeois est celui qui croit ne rien devoir à personne, un être autonome et auto-suffisant. Il écrit ainsi: «cette conception du moi comme se suffisant à soi est l’une des marques essentielles de l’esprit bourgeois et de sa philosophie» (Levinas, *De l’évasion* cit., p. 91-92).

<sup>72</sup> Levinas, *Oeuvres* 3 cit., p. 47.

<sup>73</sup> E. Housset voit à ce propos dans ce texte l’idée que l’expérience de la captivité permet une «réduction phénoménologique». Il écrit ainsi: «Par rapport au bourgeois comme catégorie de l’homme installé qui “ne peut se soustraire au sérieux de la vie” car il est tout entier sa place dans l’espace social, tout en regardant ce qui est au-delà de sa place comme un simple spectateur, l’exil de la captivité est non seulement ce qui arrache à “ce coin de Bretagne ou de Corrèze”, mais également ce qui rend possible une réduction phénoménologique en apprenant “la différence entre avoir et être”» (E. Housset, *Le monde cassé et le moi comme exil*, in «Cahiers de philosophie de l’université de Caen», 49/2012, p. 239). Nous sommes d’accord avec Housset lorsqu’il écrit que ce texte n’est pas un éloge de la captivité, mais que son but est «d’abord de mettre en évidence qu’il n’y a de possibilité de la liberté que par une libération de soi qui suppose une expérience de la dépossession» (*ivi*, p. 240).

l'acquisition n'a de sens que si ce qu'on acquiert est protégé par la loi et le droit)<sup>74</sup>. Comme l'écrit Levinas:

Il y eut un dépouillement qui rendit le sens de l'essentiel. Pas toujours la pauvreté, pas toujours la faim, mais plus rien de strictement privé. Tous les espaces du quotidien devenus collectifs. Restait le lit : trois mètres cubes limités par les lits de vos deux voisins de gauche et de droite et de votre voisin du dessus. On possédait. Mais la propriété n'était pas votre maître [sous-entendu, elle l'est dans le cas du bourgeois et c'est peut-être elle qui est sérieuse], elle n'était plus sacrée.<sup>75</sup>

Ainsi la nécessité de devoir partager sa ration de nourriture puisque les captifs ne reçoivent pas de portion individuelle crée-t-elle une forme d'intimité difficile en complète opposition avec les habitudes et les valeurs bourgeoises<sup>76</sup>. C'est dans le texte «Captivité» que Levinas montre le plus clairement comment la captivité a été une expérience difficile mais qui a rendu, dans le malheur, possible une forme de communauté liée par une certaine fraternité et exclusive de tout ce qui et ce que rend possible l'égoïsme bourgeois. Il écrit ainsi:

Il y eut une grande souffrance dans les stalags et les oflags. Mais, en cinq ans, la vie dans les camps s'est organisée. Des règles se sont établies, – des mœurs, des coutumes – et les habitudes, ce confort du pauvre. Alors sans détruire une espèce de fraternité latente, apparurent les défauts humains : égoïsmes, petitesses, bousculades, conflits. Les prisonniers n'ont pas été des millions de saints tendus vers la perfection, des millions de sages méditant le passé et l'avenir, mais des millions d'êtres humains qui ont vécu un présent exceptionnel. Si paradoxalement cela puisse paraître, ils ont connu dans la close étendue des camps une amplitude de vie plus large et, sous l'œil des sentinelles, une liberté insoupçonnée. Ils n'ont pas été des bourgeois, et c'est là leur vraie aventure, leur vrai romantisme. Le bourgeois est un homme installé. Il ne peut se soustraire au sérieux de sa vie. Son activité quotidienne, est la réalité vraie. Sa maison, son bureau, son cinéma, ses voisins, sont les points cardinaux de son existence. Sur le monde, sur le vaste monde il n'ouvre que son journal et il l'ouvre comme une fenêtre. Il reste spectateur.<sup>77</sup>

<sup>74</sup> Pour un commentaire de la distinction entre le prisonnier et le bourgeois, on se reportera à l'explication de G. Bensussan: «Dans un texte des Carnets, intitulé “Captivité”, cette figure de l'identité stable et assurée de soi est désignée de façon condensée, et littéraire, comme le “bourgeois”, “l'homme installé”, “le spectateur du monde”, ce monde dont le journal lui ouvre quotidiennement et pauvrement la “fenêtre”, comme une fausse fenêtre. [...] Il y oppose très radicalement “le prisonnier”, toujours “sur le point de partir”, dont “le salut est ailleurs” et dont le monde entier porte “le cachet du provisoire”». G. Bensussan - F. Bernardo, *Les Équivoques de l'éthique*, Porto, Fundação Eng. Antonio de Almeida, 2013, pp. 306-308.

<sup>75</sup> Levinas, *Œuvres 1* cit., p. 202.

<sup>76</sup> «<Au/Le ?> Kommando – l'intimité abjecte que créent les dînettes à deux: «tu manges ceci on garde cela pour demain», etc. Comme une intimité sexuelle vue du dehors. Dégout, petit-bourgeois, égoïsme, etc., etc.». Levinas, *Œuvres 1* cit., p. 72.

<sup>77</sup> *Ivi*, p. 202.

Et Levinas de conclure: «Nous avons appris la différence entre avoir et être. Nous avons appris le peu d'espace et le peu de choses qu'il faut pour vivre. Nous avons appris la liberté»<sup>78</sup>. Le texte se clôt sur un apparent paradoxe: apprendre la liberté en prison. «Nous avons appris», répété trois fois souligne la dimension formatrice et presque la conversion à laquelle conduit la captivité. La captivité apprend à ne plus être bourgeois, comme si l'humain moderne l'était constitutivement. Cette perception de la captivité libère et désemparée, en faisant entrevoir ce qu'est l'existence authentique et non bourgeoise. Levinas, ailleurs dans ses *Carnets de captivité*, explique que ce temps de captivité tournait vers la simplicité, loin des superfluités de la vie bourgeoise:

Toute cette captivité – avec les longs loisirs qu'elle a procurés, les lectures qu'on n'aurait jamais faites – comme une période de collège où les hommes mûrs se trouvent, où l'exercice devient l'essentiel, où l'on découvre qu'il y avait beaucoup de choses superflues – dans les relations, dans la nourriture, dans les occupations. La vie normale pourrait donc être organisée autrement.<sup>79</sup>

La débâcle est ainsi un événement dans l'existence et la pensée de Levinas. Vécue, mais objet d'une mise en récit, cette débâcle se veut révélatrice de l'être du monde: elle est d'abord une mise en évidence de l'inanité des institutions au sein desquelles l'homme croit trouver une sécurité, un cadre et une direction dans laquelle orienter son action. Elle est l'épreuve, analogue dans une certaine mesure à une époque, comme le montre Sebbah, qui révèle le monde comme «comédie de l'ordre harmonieux». Mais, ce que nous avons voulu montrer, c'est que la débâcle est également une mise au jour de ce que Levinas appelle «notre être-bourgeois», qui se manifeste aussi bien dans la description de la France que dans le personnage de Rondeau: le bourgeois croit en certaines valeurs (la raison, l'autorité), aspire à comprendre plus qu'il ne se soucie de la souffrance des autres, cherche inexorablement son intérêt personnel indifférent au bien commun. Et ces traits qui apparaissent comme allant de soi dans un pays en paix, par la médiation des institutions (la propriété privée, notamment) se révèlent dans leur nudité crue pendant la débâcle où l'accaparement, le désir d'ordre qui pousse à vouloir donner aux ennemis le pouvoir pour qu'ils fassent appliquer la loi, etc. révèle l'égoïsme tenace de l'homme incapable – sauf pour certains – de vivre dans une communauté dans laquelle chacun peut faire attention à l'autre. Et c'est l'expérience de la captivité, racontée dans le roman, théorisée qui rend possible, pour Levinas, de

<sup>78</sup> *Ivi*, p. 203.

<sup>79</sup> *Ivi*, p. 70.

penser le désembourgeoisement et une communauté qui n'est pas noyautée par l'égoïsme. Et cette pensée de désembourgeoisement rend possible l'éthique véritable décentrement et conversion à l'autre auquel le bourgeois se montre aveugle, cœur de la philosophie lévinassienne<sup>80</sup>.

---

<sup>80</sup> Voir en particulier E. Levinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence* (1974), Paris, Le livre de poche, 2001.